MONIQUE DE HUERTAS

LADY HAMILTON

Des bas-fonds de Londres aux palais de Naples

Pygmalion
Gérard Watelet

ϕ27107628

92

LADY HAMILTON

4°
2002-21341
D 2

DU MÊME AUTEUR

Récits populaires de la guerre 39-45 (en collaboration avec Michel Hérubel), Ouest-France, épuisé, 1981.
Louise de Polastron, le grand amour du comte d'Artois, préface de Jean-François Chiappe, Librairie Académique Perrin, 1983.
Mariette et Céline (2 tomes), Mercure de France, 1986.
Louise de Kéroualle, presque reine d'Angleterre, Librairie Académique Perrin, 1988.
Marthe Robin, la stigmatisée, Le Centurion, 1990.
La Revenante, Presses de la Cité, 1991.
Mère Teresa : « Semez l'amour, il germera », Le Centurion, 1993.
La mère de Louis XVI, Marie-Josèphe de Saxe, Pygmalion/Gérard Watelet, 1995.
Sainte Rita, Régnier, 1995.
Histoire de la voyance, Claire Vigne, 1995.
Louise de La Vallière, Pygmalion/Gérard Watelet, 1998.
Madame Royale, Pygmalion/Gérard Watelet, 1999.
Madame Elisabeth, Pygmalion/Gérard Watelet, 2000.
Contes et légendes de Savoie, Ouest-France, 2001.
La duchesse de Berry, Pygmalion/Gérard Watelet, 2001.
Aimée de Coigny, Pygmalion/Gérard Watelet, 2001.

Traduction :
L'héritière américaine, par Dorothy Eden, Presses de la Cité, 1980.

MONIQUE DE HUERTAS

LADY HAMILTON

Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

DL- 04.01.2002 00449

Sur simple demande adressée aux
Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1990 Librairie Académique Perrin
© 2001 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour la présente édition
ISBN 2-85704-742.8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BnF PHS

A mes cousins,
Geneviève et Lucien,
Jacques et Françoise,
Claude et Monique.

« Quelle que fut sa pose, assise, debout,
étendue, elle était toujours à peindre. »

Tischbein

I

PYGMALION ET GALATÉE
ou
GREVILLE ET EMMA

En cette fin de printemps 1765, une femme suit le chemin qui va du petit village de Sands O'Dee, dans le comté de Flintshire au nord du pays de Galles, à Hawarden, distant d'environ cinq lieues. La femme, encore très jeune, ne prête pas attention aux bergères enveloppées dans de grands châles de laine rouge. Elle tient contre son sein gonflé de lait sa petite Emily, née deux mois auparavant, le 26 avril 1765, baptisée le 12 mai, comme en fait foi le registre de la paroisse. Le père, Henry Lyon, un forgeron porté sur l'alcool, vient de mourir accidentellement. Il ne reste plus à Mary Lyon, devenue veuve, qu'à rejoindre sa mère, Mrs. Kidd, qui gagne tout juste sa vie avec l'aide d'un vieux cheval et d'une charrette. Grâce à eux, elle effectue le transport des marchandises et des voyageurs en direction de la petite ville de Chester, célèbre pour son fromage.

Le trafic n'étant pas suffisant pour nourrir deux personnes, Mary Lyon, solide paysanne, trouve heureusement une place chez lord Halifax en tant que « femme de couture ». Le château est si vaste qu'il lui est même possible de garder son bébé auprès d'elle sans que le maître s'en aperçoive.

En face de la chaumière de Mrs. Kidd, près de l'auberge du *Fox and Grapes*, habitent le bon docteur Thomas et son épouse qui ont laissé sur Emily un premier témoignage. Ils parlent d'elle comme

d'« un petit lutin, une petite fée ». Elle les séduit au point qu'ils lui proposent, alors qu'elle vient d'atteindre ses treize ans, d'entrer chez eux pour s'occuper de leurs propres enfants. Ce couple, plein de générosité, va en fait s'occuper de faire l'éducation première d'Emily qui, en 1778, n'est « tout simplement qu'une vigoureuse et étourdie sauvageonne ». Elle va apprendre à lire et à écrire, ainsi qu'à se tenir à peu près bien. « Je les aimais, j'étais heureuse », dira-t-elle plus tard. Miss Thomas, frappée par la beauté de l'adolescente, fit d'elle un premier portrait, qui existe toujours.

Pourquoi Mary Lyon se rend-elle à Londres ? On ne sait. Emily rejoint sa mère en regrettant les bons Thomas auxquels elle écrira fidèlement jusqu'à leur mort.

Fin 1779, on retrouve Emily engagée comme domestique chez un autre docteur, du nom de Budd, chirurgien réputé. Elle s'y lie avec une bonne, aussi jeune qu'elle, qui deviendra un jour la célèbre actrice Jane Powell du théâtre de Drury Lane. Toutes deux sont bien traitées par Mrs. Budd et, à cette époque, c'est une grande chance. Leur prudente maîtresse ne les laisse jamais sortir qu'ensemble afin de pouvoir mieux se défendre contre les tentations multiples et les pièges dont la jungle de la capitale anglaise abonde, surtout pour des filles de quatorze et quinze ans, jolies de surcroît.

Les magasins du Strand et de Holborn sont d'un luxe inouï et les objets y sont « disposés d'une façon plus attrayante qu'à Paris ou dans aucune autre ville [1] », nous apprend Sophie von La Roche, épouse d'un conseiller de Coblence.

Emerveillées, Jane et Emily ont bien du mal à détacher leurs regards des étalages. La fille du forgeron est un jour interpellée par une marchande qui lui propose d'entrer chez elle en qualité de demoiselle de magasin. Emily juge aussitôt qu'il doit être plus agréable de vendre des châles et des soieries que de récurer des assiettes, balayer ou vider des pots de chambre. La jeune fille n'hésite pas. La voilà vendeuse, bien lavée – la marchande y tient –, bien coiffée, habillée avec coquetterie. Un visage séduisant et frais fait passer le temps aux clients dont les épouses ne

1. Cité par A. Poireaux, *La Vie quotidienne en Angleterre au temps de George III.*

parviennent pas à se décider entre deux coupons chatoyants, des rubans bleus ou roses ou bien des châles de dessins différents.

Quand Emily perdit-elle son pucelage ? « Je confesse que la misère a eu raison de ma vertu... », avouera-t-elle un jour. Il semble certain qu'elle séduisit, non pas un gentilhomme, mais une certaine Mrs. Kelly, surnommée l'« abbesse d'Arlington Street ». Cette abbesse employait des *ladies'maids*, autrement dit des femmes de chambre dont les « maîtres » successifs savaient reconnaître les bons services... Emily en fit-elle partie ? Mrs. Kelly la réserva-t-elle pour son seul usage intime ? On l'ignore. Cette « dame de qualité » faisait passer l'annonce suivante pour recruter sa clientèle : « Mrs. Kelly prend la liberté de vous informer que demain soir, à sept heures précises, une douzaine de belles nymphes, vierges et sans tache, ne respirant que la santé et la nature, exécuteront les célèbres cérémonies de Vénus, telles qu'elles sont pratiquées à Tahiti (*sic*), d'après l'instruction et sous la conduite de la reine Opéra, Mrs. Kelly en personne. »

Un certain *captain* Willet Payne se vantera d'avoir été l'initiateur d'Emily... C'est possible mais rien ne le prouve. Elle serait venue le trouver pour plaider la cause d'un jeune marié de Flintshire enrôlé de force dans la marine, et dont l'épouse se désolait. Sa générosité innée l'aurait peut-être poussée à se dévouer jusqu'au bout pour la bonne cause...

On parle beaucoup, en 1780, du *temple de la Santé* ou *temple d'Esculape* dont le « docteur, » James Graham – décidément les docteurs jalonnent la vie d'Emily – est le directeur. Il a dépensé, dit-on, dix mille livres sterling pour la construction et la décoration de ce temple en forme de théâtre, situé Royal Terrace Adelphi, devant la Tamise. La thérapeutique consiste en bains de boue, en traitements magnétiques à l'imitation de Franz Mesmer, ce médecin allemand qui faisait courir tout Paris. Le docteur Graham donne aussi des conférences au cours desquelles, véritable précurseur, il préconise l'hygiène corporelle, une certaine restriction à la boulimie des Anglais nantis, recommande de ne pas ingurgiter de trop grandes chopes de bière et, fait incroyable pour l'époque, de dormir la fenêtre ouverte !

L'entrée du temple coûte cinq shillings, prix élevé qui sélectionne une riche clientèle accueillie à l'entrée par deux laquais de

plus de sept pieds de haut [1], revêtus de livrées galonnées d'or et d'argent et coiffés d'un tricorne. Armés de longues cannes à pommeau d'argent, ils tiennent à distance les badauds massés sur le trottoir, qui cherchent à mettre un nom sur le visage des gentlemen. Les dames, elles, ne s'y rendent que les traits masqués par une épaisse voilette.

Graham n'hésite pas à payer de sa personne en se plongeant – après en avoir vanté les bienfaits – dans un bain de boue en compagnie d'une jeune beauté aussi peu vêtue que le maître. A vrai dire, à défaut de vêtements, la boue les recouvrait jusqu'au cou. Puis le rideau tombait. Une fois rincé et rhabillé, le docteur discourait longuement sur *les causes, la nature et les effets de l'amour et de la beauté aux différentes périodes de la vie humaine chez les hommes, les femmes et les hermaphrodites.*

Si passionnante que la conférence pût être, toute l'attention des auditeurs se fixait sur les déesses de la Santé, de la Beauté ou de la Grâce, entourées de suivantes et drapées de voiles arachnéens. Ces divines créatures formaient de séduisants tableaux vivants illustrant la causerie du docteur Graham. Pour terminer, l'homme de l'art présentait un « lit céleste » de son invention, qu'on pouvait à volonté incliner ou balancer de façon « à trouver la position la plus favorable à la procréation ». Certains spectateurs n'hésitent pas à débourser cinquante livres pour faire l'essai de la couche durant une nuit. Bien entendu, le bon docteur, pour ce prix, fournissait également une jolie personne, peut-être un peu moins céleste que le lit... mais dont la présence se révélait nécessaire à un essai concluant.

Emily, si elle se produit en déesse, ne semble pas avoir participé à ce genre d'expérience... Tour à tour bacchante, Marie-Madeleine, Ariane, Cassandre ou Circé, elle émeut par « une beauté subjuguante de visage et de corps et par une expression d'innocence presque enfantine », assure Hugh Tours. Le peintre Romney, alors au sommet de sa carrière, rival de Reynolds, après avoir vu Emily, tient à la croquer sous toutes ses « attitudes ». L'artiste est loin de se douter qu'un jour il la représentera en ambassadrice.

1. 2,10 mètres environ.

L'artiste n'est pas le seul à remarquer Emily. Un baronnet [1], sir Harry Fetherstonehaugh, sportif, âgé de vingt-six ans, sait plaire à la jeune fille et lui propose d'abandonner le temple de la Santé et l'emploi de déesse pour celui de femme entretenue à ses côtés. Il l'invite chez lui, à Up Park dans le Sussex, non loin de Portsmouth, et lui donne une somme coquette pour renouveler sa garde-robe. Emily est éblouie devant cet argent, et elle aura souvent l'occasion d'ouvrir tout grands ses beaux yeux durant la période qui va suivre. Jamais elle n'est montée dans une aussi luxueuse voiture avec un cocher et des laquais, tandis qu'un autre véhicule sert uniquement aux bagages et aux valets de sir Harry. Elle ne peut imaginer encore ce qui l'attend à Up Park, non un château, mais une magnifique demeure environnée d'arbres, de pelouses où courent des ruisseaux, avec des jardins, des vergers et, dans le lointain, des vaches qui paissent les prés verdoyants.

Ils sont accueillis par une vingtaine de serviteurs. Un majordome intimidant prend les ordres de son maître et met deux femmes de chambre à la disposition d'Emily. La jeune fille va d'enchantement en enchantement. Elle découvre l'argenterie brillante, les fines porcelaines, les mets délicats, le linge amidonné et damassé, les caves à liqueurs, les fruits somptueux dont certains proviennent des serres de la propriété. Vers la fin d'un repas, Emily aperçoit un gentleman se diriger vers une encoignure où est posé un beau récipient argenté, dont elle n'a pas saisi l'usage jusqu'alors... Un domestique s'empresse immédiatement pour s'emparer du vase rempli qui est remplacé aussitôt par un autre, identique [2].

La faculté d'adaptation d'Emily « tient du génie », s'extasie Georges Blond [3]. Elle sait observer, imiter et se taire à bon escient, quand la conversation devient trop difficile à suivre – ce qui est relativement rare chez le sportsman. Si elle se laisse aller à jurer et à proférer des grossièretés, c'est après boire. Tous autour d'elle se trouvent dans le même état. Le lendemain, nul ne s'en souvient plus. Elle fait l'orgueil de son amant, car elle s'harmonise parfaitement

1. En Angleterre, titre héréditaire des membres d'un ordre de chevalerie.
2. D'après Faujas de Saint-Fond.
3. Georges Blond, *La Beauté et la Gloire*, Robert Laffont, 1976.

avec la beauté de son domaine et de ses chevaux, dont il est fier au même titre que de sa découverte, surtout le jour où sa jeune maîtresse parvient à se tenir suffisamment bien à cheval pour le suivre à la chasse.

Après le souper pris à dix heures, les domestiques disparaissent, le champagne coule à flots et une grande licence règne dans la demeure. Emily a-t-elle dansé nue sur une table[1] ? C'est une rumeur qui a couru... Sir Harry n'en prend pas ombrage et, comme il prête ses pur-sang, il ne recule pas au partage d'une autre cavale ardente. Cependant, quand il lui faut recevoir quelques hôtes illustres, Emily est conduite à Rosemary Cottage, South Harding, au village voisin. Cela ne dure jamais longtemps. En revenant à Up Park, elle y trouve un jour l'honorable[2] Charles Francis Greville, membre du Parlement, second fils du comte de Warwick, âgé de trente-deux ans environ. Non seulement la jeune fille est séduite par ses grands yeux, son nez aquilin, son *good looking* – son bel aspect –, mais la façon, la courtoisie avec laquelle il la traite la change de l'attitude habituelle des autres gentilshommes qu'elle voit journellement chez sir Harry. Les regards de Greville rendent hommage à sa beauté, sans l'air concupiscent propre aux amis de sir Harry.

Emily aime à jouer et proférer des abominations si les cartes ou les dés ne lui sont pas favorables, mais, avec l'arrivée de Greville, elle s'adonne plus souvent à la conversation au coin du feu. Ils sont vite devenus amis... Et il la blâme doucement de mener une vie aussi dissolue.

Elle n'a, hélas !, pas eu le choix car, avoue-t-elle, « les pauvres ne choisissent pas leur vie ». Sa mère gagne péniblement son existence de son côté, et Emily est trop jeune – dix-sept ans – pour ne pas préférer cette vie de luxe et de plaisirs. Cependant, elle l'abandonnerait volontiers...

Les regards d'Emily laissent entendre ce qu'elle n'ose avouer. Pour la première fois de sa courte vie, elle sent battre son cœur : elle est amoureuse. On ne sait quand et où elle devient la maîtresse

1. On montre toujours aux visiteurs d'Up Park la table cirée sur laquelle la future lady Hamilton se serait produite...
2. Titre donné aux fils de pairs d'Angleterre.

de Greville. Soit à Up Park, ou bien à Rosemary Cottage, ou encore à Londres, où elle « fait un saut ». Quand Greville quitte le domaine, il laisse à son amie des enveloppes affranchies à son adresse et, au début du mois de janvier 1782, il reçoit quelques lignes éplorées pleines de fautes d'orthographe. Emily lui apprend que sir Harry, lassé de sa façon de jeter l'argent par les bow-windows, l'a chassée, avec juste un peu de linge et le prix de son voyage, alors qu'elle est enceinte de six mois... L'enfant n'est ni du baronnet, qui avait délaissé la jeune fille, ni de Greville. Il ne semble pas qu'Emily elle-même soit fixée sur le nom du père de l'enfant. Sa lettre n'est qu'une longue plainte éperdue : « J'ai écrit sept lettres [à Fetherstonehaugh] et pas de réponse... Je n'ai pas un penny... O Greville, que vais-je faire ? O si seulement j'étais en votre possession, comme j'étais avec sir Harry, je serais heureuse, vrai, une petite fille... [petite fille, elle l'est encore, et sa lettre enfantine le prouve bien]. Dites-moi seulement ce que je dois faire... Je suis presque folle... Ecrivez-moi, pour l'amour de Dieu. Adieu et croyez-moi à vous pour toujours, votre Emily. »

Greville moralise tant soit peu en répondant à Emily que, si sir Harry ne s'est pas bien conduit envers elle, c'est en raison de son mauvais comportement à elle, et que si ses amis lui battent froid, elle n'a qu'à cesser de les voir. Il est temps, estime-t-il, qu'elle prenne « quelques décisions *avant* de venir en ville ». Le mot est souligné par lui. Il sous-entend avant de venir chez lui, à Londres. Qu'elle se comporte comme il le lui conseille : d'abord, écrire à sir Harry pour lui signifier qu'elle ne le reverra de sa vie. On comprend par là que Greville n'est pas partisan du partage, une fois devenu propriétaire... « Si vous désirez ma protection, vous devez rompre avec toutes vos relations, sauf et uniquement avec votre mère... » Il se réserve en somme une sorte d'exclusivité. Elle vivra cachée jusqu'à l'accouchement, puis il lui faudra *changer de nom* et mettre l'enfant en nourrice. Cela fait, Greville consentira à procurer à Emily des « relations convenables », choisies uniquement par lui, et elle devra s'engager à n'en pas avoir d'autres. Séduit, mais méfiant... De cette façon, nul ne pourra manquer de respect à la jeune femme et même « elle sera admirée ». Il conclut sa lettre de recommandations par ces mots : « Décidez-vous bien vite et écrivez-moi. »

Emily est amoureuse. Sans se rendre compte qu'elle accepte une cage, elle promet tout ce qu'il voudra, bien heureuse de s'en tirer au mieux. Aussi, après avoir mis au monde une petite fille prénommée Emma et envoyée en nourrice comme promis, Greville l'installe à Paddington Green, près d'Edgware Row, une banlieue champêtre de Londres, avec de beaux arbres, de fraîches prairies, dans une jolie maison meublée et ornée par lui dont le goût d'esthète est sûr. Des tableaux sont pendus aux murs, de même que des gravures ou des estampes à la facture talentueuse. Sur les consoles ou les cheminées des marbres antiques, des bronzes aux formes harmonieuses, de beaux spécimens de minéraux prouvent que l'honorable Greville « n'est pas seulement un connaisseur, mais aussi un *savant*[1] ». Il possède un appartement de fonction à Kings Mews, en pleine ville, mais cela ne se fait pas de cohabiter avec sa maîtresse.

Ce décor arrangé avec art sera désormais celui d'Emma Hart, car il n'est plus question d'Emily Lyon. Sa mère, devenue Mrs. Cadogan, lui sert de chaperon. La paysanne a bien évolué depuis son mariage avec le forgeron qui l'a rendue mère. Maintenant elle sait lire et écrire, et se montre sévère envers les deux servantes procurées par Charles Greville. Emma recevra cent livres par an pour l'entretien de la maison et trente livres pour ses besoins personnels. Ce n'est pas énorme, mais lui-même ne gagne que cinq cents livres au ministère de la Marine, et cela suffit à Emma pour s'habiller chez une bonne faiseuse de robes, Mrs. Hackwood, à qui elle restera fidèle, même devenue ambassadrice.

Pendant longtemps, Emma ne va vivre que pour son cher Greville qui, lui aussi, s'intéresse à son éducation. Il corrige d'abord son accent, l'initie à la numismatique, à l'art de l'estampe et de la gravure, puis il lui annonce un jour qu'il a l'intention de lui faire donner des leçons de musique. Peut-être l'a-t-il entendue fredonner et a-t-il été frappé par le timbre de sa voix qui se révélera bien vite exceptionnel. En effet, non seulement Emma est douée pour la musique et le chant, mais son interprétation est aussi expressive que sa physionomie.

1. Cité par E. Hallam Moorhouse, d'après J. C. Jeaffreson qui a visité la demeure.

Greville la conduit parfois au Ranelagh, les jardins à la mode, où leur arrivée produit toujours un certain effet. Emma ne semble pas s'en apercevoir et demande à son amant de lui indiquer les personnes connues. Voici Mrs. Grace Elliot, une divorcée, presque immanquablement vêtue de bleu et dont la livrée bleu et argent passe pour une des plus belles de Londres. C'est une très grande femme, qui a fait dire à lady Graven quand on la lui a présentée : « Seigneur ! Je la reconnais, c'est un personnage des *Voyages de Gulliver* ! » Elle est on ne peut mieux avec le duc d'Orléans.

Voici la comtesse de Derby, dont les toilettes somptueuses ne le cèdent en rien à celles de Mrs. Elliot. Voilà Kitty Frederick, la ravissante favorite du duc de Queensbury. Son humour est connu. Accusée d'escroquerie, elle a avancé pour sa défense qu'elle n'avait pas l'âge de raison ! Non loin d'elle se trouve Miss Garden, la femme qui conduit le mieux les équipages.

Et l'impulsive Emma, exaltée par la musique et tout ce qui l'entoure, heureuse de cette sortie – elles sont rares – avec son cher Greville, se met à chanter pour exprimer sa joie, comme chante un rossignol, avec le même élan inconscient. Elle est longuement applaudie. Mais qu'a-t-elle fait là ? Le visage aimé porte les marques de la plus vive réprobation. Greville l'entraîne vers la sortie et lui lance d'un ton sévère :

– Vous m'avez couvert de honte !

Une femme comme il faut ne se donne pas en spectacle ! Emma n'a plus qu'à se jeter aux pieds du tyran en sanglotant et en demandant pardon de sa conduite. Charles daigne pardonner et décide de lui faire connaître des femmes cultivées :

– Leur conversation vous permettra d'orner votre esprit.

On en usait de même autrefois à Versailles, afin d'inculquer aux jeunes princesses l'art et la manière de s'exprimer en public et de tenir une conversation dans un salon. Emma se confond en remerciements.

Comme le fait Georges Blond, l'un des biographes de lady Hamilton, on ne peut qu'établir un parallèle entre l'éducation que Greville donne à Emma et celle que prodigue le professeur Higgins à la marchande de fleurs Elisa Doolittle, principaux personnages de *Pygmalion*, la fameuse comédie de Bernard

Shaw [1]. Peut-être le célèbre humoriste s'est-il inspiré de la vie d'Emily Lyon pour écrire son œuvre.

Greville possède des dons indiscutables de pédagogue et un penchant très net à former, à modeler cette délicieuse pâte infiniment malléable qu'est Emma. Qu'il n'ait agi ainsi que par égoïsme et pour son propre plaisir, il n'en est pas moins vrai qu'il a sauvé la jeune fille d'une vie dépravée et l'a rendue très heureuse du temps de leur liaison.

Emma est capable maintenant de servir le thé comme une véritable lady et de discourir sur le temps d'une voix posée. Greville est si satisfait des progrès de son « élève » qu'il lui annonce la venue du peintre Romney :

– J'aimerais, si cela vous convient, qu'il fasse votre portrait.

Emma a-t-elle avoué à son amant qu'elle connaissait Romney et qu'il l'avait « croquée » lorsqu'elle était chez Graham ? Il ne semble pas. Cette fois, Mrs. Cadogan assiste à toutes les séances de pose qui ont lieu deux ou trois fois par semaine à Cavendish Square. Un fiacre les amène et les reconduit à Edgware Row. On a comptabilisé environ deux cents séances.

« Elle avait, nous dit Hayley, un goût exquis et des moyens tellement expressifs qu'elle était capable de fournir la pose pour les compositions les plus diverses... Ses traits, comme la langue de Shakespeare, pouvaient traduire tous les degrés des passions avec une véridicité fascinante et un réel bonheur dans l'expression [2]. »

Romney se délecte en observant la maîtrise de la jeune femme. Son teint s'harmonise avec la chaude couleur de ses cheveux auburn qui, de son large front bas, se répandent jusqu'à ses talons. Une vraie chevelure de bacchante. Ses yeux sont gris, mais d'un gris changeant, capable de s'assombrir ou de s'éclaircir, et l'on a souvent parlé des yeux violets ou bleus de la future lady. Quelques critiques d'art ont estimé que sa bouche était « ce qu'il y a de plus exquis et de plus rare » dans tous ses traits. Et le vieil évêque de Derry n'a pas hésité à déclarer :

– Le Créateur était d'une humeur particulièrement bonne le jour où il créa Emma.

1. La pièce fut transposée à l'écran sous le titre de *My Fair Lady*.
2. Hayley, *Vie de Romney*.

Le fils de Romney, de son côté, la décrit comme « une jeune femme naïve, d'un caractère enjoué, d'une extraordinaire élégance, rayonnante de santé et d'entrain ». Il nous apprend qu'elle posait seulement pour le visage ou quelques croquis de son attitude. « Les draperies étaient peintes d'après un autre modèle ou d'après un mannequin. »

Emma aime Romney d'une affection toute filiale. Elle lui confie ses petits secrets, ses peines ou ses joies, avec la candeur d'une enfant. Il a pour elle une intense admiration et elle en apprécie tout le prix. On peut dire qu'elle lui a donné autant qu'elle en a reçu, car Hayley, dans une lettre à lady Hamilton, datée de 1804, dira en parlant du peintre décédé : « Vous n'étiez pas seulement son modèle, mais son inspiration, et il a dit avec reconnaissance qu'il devait une grande part de son bonheur de peintre à l'angélique bonté et l'intelligence avec lesquelles vous donniez vie à ses hésitations frémissantes jusqu'aux plus grands effets de l'art. »

Après trois années de liaison sans nuages, Greville peut écrire à son oncle, William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples : « Elle n'a pas besoin d'être très entourée, et se contente de deux ou trois connaissances dans le voisinage... Elle tire fierté de la propreté de sa personne et de la bonne tenue de sa maison. Deux qualités bien agréables pour moi. Elle est vaniteuse et aime être admirée... mais elle préfère un compliment fait à l'improviste que l'empressement d'une foule admirative, qui l'angoisserait... Elle ne se lie pas avec des personnes déplacées... »

John Romney affirme que les seules distractions d'Emma sont « la lecture et la musique chez elle, et les poses pour les tableaux ».

Auprès de Greville, Emma a appris à retenir sa fougue naturelle, à se conduire selon les règles. Elle a pour son amant une totale dévotion. A ses yeux, c'est un modèle de toutes les vertus. Si elle commet encore quelques erreurs de maintien, elle s'en repent vite, et essaye de toujours plaire à son maître et de lui obéir en tout. Elle va jusqu'à tenir des comptes très serrés de ses moindres dépenses, y compris le coût des épingles. On a retrouvé les pages d'un carnet où la jeune femme marquait tous ses débours en s'appliquant soigneusement. Voici ceux du mois d'octobre :

Gants	1 livre 65 shillings
Lettres	4 shillings
Voiture	1 livre
Pauvres	1/2 shilling
Thé	12 livres
Sucre	10 livres
Œufs	4 shillings
Magazines	1 livre

Greville peut même écrire avec un rien de fatuité : « Je suis certain de la fidélité d'Emma, et cependant les admirateurs ne lui manquent pas... », ce dont nous ne saurions douter ! Et le gentleman ajoute : « La seule chose dont nous avons à rendre compte aux gens de notre monde, c'est de ne rien faire qui offense la *bienséance*... » Le mot, en français, représente tout ce qu'il s'efforce d'inculquer à la fille du forgeron depuis son emménagement à Edgware Row. Digne de lui par sa beauté, il veut qu'elle le soit par sa tenue afin d'être acceptée par les gens de « son monde », ses relations, ses amis.

Il n'est pas peu fier de la présenter à son oncle, sir William, quand celui-ci vient à Londres en 1784. Cet homme d'un goût exquis, d'une très grande culture, d'une sensibilité beaucoup plus profonde que celle de son neveu, est entièrement conquis par Emma.

– Elle est mieux que tout au monde, déclare-t-il, et particulièrement plus belle que tout ce que l'on peut trouver dans l'art antique.

Art qu'il connaissait bien et protégeait.

– Dites plutôt que ce sont les arts qui le protègent ! s'exclama un humoriste qui n'ignorait pas que sir William avait acquis une grande quantité d'objets provenant des fouilles de Pompéi et les avait revendus au British Museum avec un confortable bénéfice.

L'oncle et le neveu effectuent durant l'été un voyage d'affaires. Emma en profite pour se rendre à Parkgate avec sa mère et sa fille âgée maintenant de trois ans. Elle écrit à son amant deux fois par semaine et ses pages révèlent un amour sincère. « Oh ! Greville, quand je pense à votre bonté, à votre gentillesse, mon cœur est si plein de gratitude que je ne trouve pas les mots pour l'exprimer. Mais j'ai un bonheur en vue, auquel je suis déterminée, c'est de

pratiquer l'égalité d'humeur et la fermeté de caractère... afin d'essayer de vous ressembler. Bien sûr, je ne pourrai y parvenir, mais je ferai tout ce que je pourrai dans ce but... »

Elle décrit aussi les moindres faits et gestes de son séjour : « Je me suis baignée et trouve l'eau très salée, confie-t-elle avec naïveté. Vous ne savez pas ce que je suis devenue. Emma la sauvageonne, l'écervelée, est devenue un grave philosophe réfléchi... » Heureusement, il n'en est rien ! A quel point elle nous touche, quand elle parle de sa fille : « Vous ne savez pas combien je l'aime. Quand elle me regarde et me dit : "Maman", tous les sentiments de maternité me submergent et je me dis que je suis réellement sa mère, et devrais l'être, car elle a des droits sur moi et a ma protection. Je ferai tout mon possible pour l'empêcher de tomber dans les erreurs où sa malheureuse mère est tombée... Mais pourquoi dire malheureuse ? Greville m'aime, ou du moins je lui plais. Ne me protège-t-il pas ? N'est-il pas un père pour mon enfant ? Le souvenir de scènes passées me fait venir les larmes aux yeux. Mais ce sont des larmes de bonheur en pensant à votre bonté... » Pour conclure, Emma tente de faire comprendre à Greville qu'elle souhaite garder sa fille avec elle. Mais la « bonté de l'honorable gentleman ne va pas jusqu'à consentir à s'embarrasser de la présence d'une enfant en bas âge ». « Mrs. Hart » est si fort troublée du refus de son dieu que son orthographe est plus fantaisiste et phonétique que jamais quand elle lui répond, se pliant totalement à la volonté de l'homme qu'elle aime : « Je suis tout à fait de votre avis, les vacances gâtent les enfants... Emma n'espérera jamais ce qu'elle n'aura jamais eu... » Et elle ne peut s'empêcher d'ajouter en post-scriptum : « Elle est très attachée à moi et vraiment je l'aime beaucoup, car elle a beaucoup de sensibilité... » Greville, lui, en manque absolument. Sa maîtresse ravit ses yeux et ses sens, mais elle ne touche pas son cœur. Ses appels pathétiques le laissent indifférent et il tuera à jamais l'amour maternel naissant dans le cœur d'Emma.

Romney exécute un portrait de la jeune femme destiné à Pliny [1] l'ancien, ainsi que sir William Hamilton se fait appeler en opposition à son neveu, Pliny le jeune. Emma a tout de suite adopté le diminutif avec l'impression d'améliorer ses connaissances

1. Pline.

classiques. Mrs. Hart est représentée en bacchante, avec ses longs cheveux flottants, un sourire espiègle aux lèvres. Un setter lève la tête vers la jolie fille qui semble marcher face au vent.

En 1785, Greville et son amie auraient tout pour être heureux si l'honorable gentleman ne manquait pas d'argent, ou tout au moins s'il en possédait suffisamment à son gré. A trente-cinq ans (rappelons qu'il ne gagne que cinq cents livres par an à l'Amirauté), il est temps pour lui de songer à épouser une riche héritière, car il ne se sent pas d'âge « à abandonner la vie de société » et à se « retirer dans la misère et la pauvreté, confie-t-il à son oncle. Il me faudrait une lady de trente mille livres... ». Il est loin d'être fatigué d'Emma : « Je connais son désintéressement. Je ne sais pas comment m'en séparer », avoue-t-il.

Greville et sir William vont mettre une année à préparer un plan pour y parvenir. Greville a deux bonnes raisons pour livrer Emma à l'ambassadeur. Etant son héritier, il espère que la présence de l'aimable « tisanière » empêchera son oncle, qui n'a que cinquante-six ans en cette année 1785, de se remarier, et, une fois Emma partie, il pourra plus aisément s'adonner à la chasse à l'héritière... qu'il ne trouvera d'ailleurs jamais.

L'honorable gentleman se rend bien compte de la difficulté de se séparer d'une amoureuse qui l'idolâtre, a refusé deux demandes en mariage, ainsi que l'offre d'être entretenue richement par sir Willoughby « qui lui offrait un hôtel dans l'un des quartiers les plus élégants de Londres, avec voitures, bijoux et crédit illimité pour ses dépenses »... Sans cesse Greville parle de la jeune femme à son oncle : « Elle s'est beaucoup améliorée, écrit-il, depuis qu'elle vit avec moi... Elle possède une élégance naturelle et s'adapte à toutes les situations... Elle qui était frivole et dissipée est devenue prudente et tranquille... » En apparence tout au moins. Chez Greville, le respect des bonnes manières l'emporte toujours sur le sens moral. « J'ai fait appel à ses sentiments, lui représentant qu'elle pouvait, en s'amendant, gagner l'estime et l'admiration des personnes de la meilleure société. » En somme, il fait l'article de sa maîtresse. En expédiant à Naples le portrait de *la Bacchante*, il y joint ce commentaire : « Emma est encore plus belle et élégante que lorsque vous l'avez vue. Nombre de mes amis déclarent qu'ils n'ont rien vu d'aussi beau qu'elle dans le Royaume-Uni. »

Pour conclure, il formule carrément sa demande : « Ne prendriez-vous pas à votre charge les dettes que j'ai contractées ? Et ne pourriez-vous pas m'aider à faire patienter Emma ? Ne vous serait-il pas possible de l'inviter à Naples en lui disant que je dois quitter l'Angleterre ?... Emma souffrirait moins de mon absence si, au lieu de m'attendre à Paddington, elle se trouvait auprès de vous... » Et, pour donner plus de poids à son « sacrifice », il ajoute : « Je suis bien sûr qu'elle tient à moi... »

Puis, peu après, il informe officiellement sir William qu'il doit effectuer un voyage en Ecosse pour affaires. Emma pourrait se rendre à Naples pour... quelques mois, accompagnée de sa mère... Elles ne seront d'aucun embarras. Emma se contentera d'une petite maison des environs de la ville, ou bien, s'il voulait la présenter à quelques amis, Greville assure à son oncle qu'elle sait se comporter à la perfection. Il précise même qu'elle « se montre chaque jour une esclave plus docile. Ce n'est pas l'intérêt qui la guide, mais la bonté... ». Quant à ses vêtements, elle se suffit de robes simples et gentilles. Pourquoi pas un pagne pour l'esclave docile ?

Il va plus loin encore avec ces très intimes détails :

« Emma est en bonne santé et je dois ajouter qu'elle est la seule femme avec laquelle j'ai dormi sans avoir aucun de mes sens offensé. Il ne peut exister compagne de lit plus propre, plus douce et plus agréable. » Il est difficile de mieux vanter la marchandise... !

Emma est allée passer six semaines au bord de la mer pour soigner un érysipèle tenace, et son amant espère « qu'après ce mois loin de moi, elle prendra la chose plus calmement ». Il n'en est rien. La jeune femme éclate en sanglots à l'idée d'une séparation nouvelle. Ces six semaines ont été pour elle une épreuve ; comment envisager maintenant un éloignement de six mois ou plus ? Il faut que Greville lui fasse comprendre que cela sert ses intérêts pour que les reproches cessent, mais non les pleurs.

« Je ferai de mon mieux pour la consoler de votre absence, répond sir William, mais je sais que je devrai essuyer bien des larmes coulant de ces yeux charmants... »

Pauvre petite Emma ! Elle qui continue à considérer son Charles comme un dieu, elle écrit sous sa dictée au *dear* sir William en lui assurant qu'elle se fera transparente, trop heureuse si elle peut de temps à autre voir son bienfaiteur.

Le bon oncle répond sans tarder d'un ton un tant soit peu ironique : « Je suis touché que mon neveu, qui est un des plus délicats amateurs d'objets d'art, consente à se séparer en ma faveur du plus bel ornement de sa collection. » Emma est décidément considérée par les deux hommes comme la parfaite femme-objet. Et, mettant les choses bien au point, sir William ajoute : « Je l'informe par ce courrier que je me porte garant du paiement de ses dettes et l'institue officiellement héritier direct de tous mes biens... » Greville se frotte les mains. Cette lettre pour lui vaut de l'or. Ultime conseil pratique de l'ambassadeur : « Venez en Italie en traversant la France et la Suisse. »

*
* *

En 1786, bien loin de Londres et de Naples, dans une verdoyante petite île des Antilles baptisé Nieves par Christophe Colomb, puis Nivis par les Anglais, un jeune capitaine de vingt-huit ans, du nom de Horatio Nelson, est tombé amoureux de la nièce de Mr. John Hernert, le gouverneur. C'est une jeune veuve de vingt-cinq ans, du nom de Fanny Nisbeth, qu'il épousera le 11 mars 1787.

Monique de HUERTAS

LADY HAMILTON

Née en 1765, fille d'un forgeron anglais et d'une couturière, Emma Lyon ne tarde pas, très jeune, à faire tourner les cœurs par son incomparable beauté qui inspira les plus grands artistes de son temps. « Je confesse que ma misère a eu raison de ma vertu », avoua-t-elle un jour.

Coquette, enjôleuse et d'une générosité sans limite, elle est très vite remarquée par un jeune aristocrate cynique qui s'empresse de la « vendre » à son vieil oncle, ambassadeur de Grande-Bretagne au royaume des Deux-Siciles. Celui-ci, pour la garder auprès de lui, s'enhardit à l'épouser. Il la présente à la cour. Elle y subjugue aussitôt la reine Marie-Caroline de Naples qui tient les rênes du pouvoir face à un mari incapable. Voilà Emma propulsée au sommet de la hiérarchie sociale, adulée par tous les grands et informée des plus importantes décisions politiques.

La guerre fait alors rage en Europe contre Napoléon. Et l'un de ses ennemis les plus acharnés est l'amiral anglais Nelson. Entre ce dernier, manchot et borgne, et Emma, resplendissante et courtisée, naît bientôt une passion folle et romantique qui s'épanouit au grand jour. Mais la mort brutale du marin, à Trafalgar, en 1805, brise le rêve. Abandonnée de tous ceux qui l'avaient portée aux nues après avoir souvent abusé de ses bontés, réduite à la plus extrême misère, lady Hamilton glisse peu à peu dans la déchéance, restant fidèle jusqu'à la fin au souvenir de celui qu'elle ne cessa jamais d'aimer.

C'est le destin extraordinaire de cette femme de condition modeste, couverte d'honneurs puis de boue, que nous raconte avec un art achevé Monique de Huertas.

*Monique de Huertas est l'auteur d'une série sur le destin tragique et bouleversant des dernières princesses de France (*Marie-Josèphe de Saxe, Madame Elisabeth, Madame Royale*, respectivement mère, sœur et fille de Louis XVI, ainsi que* La Duchesse de Berry*) et d'une biographie sur* Aimée de Coigny*, tous parus chez Pygmalion. Elle est aussi, chez le même éditeur, l'auteur d'une biographie très remarquée de* Louise de la Vallière*, maîtresse de Louis XIV.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00765385 1

9 782857 047421
FD 0565

Illustr. de couv. : Bridgeman - Giraudon
ISBN 2.85704.742.8
19,90 € (130,54 F)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre